

Luxembourg, il reste à dire un mot sur la fin de sa vie, fin mémorable parce qu'elle porte en elle à la fois un peu d'histoire et beaucoup de philosophie pratique.

On a beaucoup écrit sur les mœurs légères de la capitale danubienne au 18^m siècle, sur les manquements des seigneurs et des grandes dames qui, au hasard de la fortune, se donnaient à des inconnus en des clubs de nuit clandestins.

Or, au dire de KOLTZ, CRANTZ, vers 1773, ayant passé la cinquantaine, avait épousé une fort jeune actrice, femme d'un grand talent et d'une remarquable beauté, d'origine luxembourgeoise elle-même. Elle s'appelait Madeleine TREM.

A ce mariage, CRANTZ semble être venu avec la naïveté d'un homme épris pour la première fois. M^m CRANTZ s'ennuya. Le bonheur que son mari crut lui donner ne lui suffit pas. L'intrigue débuta.

Le monde élégant de Vienne se mit à fréquenter l'hôtel du savant. Joseph II, en 1777, créa CRANTZ baron.

Suivant KOLTZ toujours, l'un des archiducs se fit assidu au point que Marie-Thérèse, elle-même trompée bien souvent par François I^{er}, le jugea sévèrement.

La Cour conseilla à CRANTZ de chercher, avec sa femme, une retraite à Judenburg, en Carniole. Mais comme même là les visites impériales continuèrent, le savant se retira dans le Gailtal, site plus solitaire et plus éloigné de Vienne que ne l'avait été Judenburg.

C'est à Judenburg que CRANTZ est mort, le 18 (?) janvier 1797*).

Dans sa vie avait-il été heureux ? Je ne parle pas, bien entendu, de ses vingt dernières années, après que l'intrigue se fut nouée autour de lui, qui durent être affreuses. Il avait la chance de pouvoir faire ce qu'il avait envie de faire, de vivre un jeu, de jouer sa vie. Il avait, comme on dit, tout pour être heureux : le succès, la fortune, le prestige social et, par-dessus tout, peut-être, la liberté d'être lui-même.

Par suite d'une réserve ombrageuse, une sorte de misanthropie native, il s'est tenu à l'écart, éloignant et décourageant les relations sympathiques qui s'offraient à lui.

Son existence met en lumière ce que la vie scientifique comporte, chez certains, pourtant pleins d'intelligence et de maîtrise, de tragiquement, de dangereusement aventureux. Le sujet propre d'une biographie de CRANTZ me paraît être le portrait moral et l'histoire d'un homme détruit lentement par un curieux mélange de fierté, de haine, d'humilité, de rigueur, à qui, d'abord, son métier servait de refuge et qui finit par se défendre de la vie en tendant entre elle et lui un rideau de théâtre. On a l'impression que, dans l'ordre de la sensibilité et du cœur, sa vie était un désert. On apprendrait avec joie qu'elle cachait un profond et enivrant secret.

*) Certains auteurs (Sprenzel, Szepesfalvi) indiquent l'année 1799.